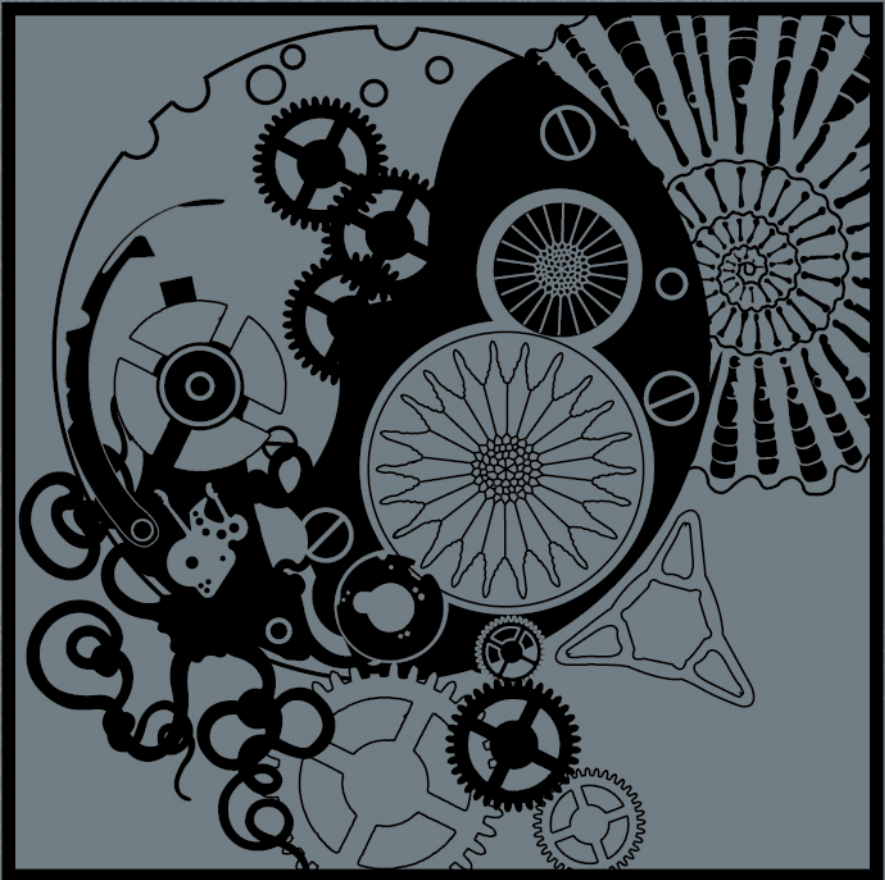


Mathieu Brosseau



DATA TRANSPORT

DATA TRANSPORT

MATHIEU BROUSSEAU

DATA TRANSPORT

Éditions de l'Ogre

OGRE N° 5

© Éditions de l'Ogre 2015
Couverture : © Arthur Pumarelli

ISBN : 979-10-93606-17-0
Diffusion-distribution : Harmonia Mundi

www.editionsdelogre.fr
ÉDITIONS DE L'OGRE
40 rue de Montmorency
75003 Paris

Un cargo commercial UVM 5, fin et long, étrangement baptisé *Data Transport*, le ramasse alors qu'il danse dans l'eau, jeune grenouille débutante qu'il est, se débattant dans une mer peu hospitalière.

Une échelle lui est aussitôt lancée et c'est difficilement qu'il grimpe à bord, sur cette anguleuse montagne ferrugineuse. La fatigue le gagne avec une telle force qu'il tombe dans un coma de sommeil lourd et vertigineux. Sa tête est dure, courbaturée de douleur, les muscles cervicaux semblent reproduire sous son crâne les mouvements d'une méduse et ses poumons aqueux rejettent continûment de la salive blanche, mousseuse et salée.

L'équipage prend soin de cet étrange homme au teint si pâle, dont on spéculé qu'il est français sans en avoir la ferme certitude. Il n'avait pas dit un seul mot qui puisse le révéler. Cette étrange personne, comme projetée d'un rêve, arrivée entièrement nue

sur le navire, en état avancé d'hypothermie, avait répété à l'envi, tout en se tortillant par spasmes reptiliens, une seule et unique lettre : B.

Il se réveille plus tard dans une chambre d'hôpital. Ses membres endoloris lui pèsent mais cette pesanteur, au fond, lui est très agréable car son corps paraît reprendre peu à peu une consistance sereine. Assez en tous cas pour qu'il réussisse à marcher et à sortir de là, rapidement. Il le souhaite. Des infirmières et infirmiers viennent à lui pour le raser, le laver, le couvrir, l'alimenter.

Peu à peu, il recouvre l'impression et l'émotion du corps : un corps qui perçoit successivement, au rythme de la conscience et de son flux, mais il réalise qu'il ne peut plus parler. Qu'aucun son ne parvient à sortir de sa bouche et cela depuis son réveil. Ses lèvres bougent mais aucun bruit n'en sort, pas même un cri, pas même un râle. Cela ne l'inquiète pas outre mesure car il n'a pas l'impression que ses phrases auraient pu *dire* quoi que ce soit. Certes, il sent les souvenirs remonter peu à peu, par vagues, lentement, mais n'ayant pas de vue d'ensemble précise sur son histoire, il ne sait pas pourquoi il est là ni qui il est. Quelle action, quelle menace, quelle culpabilité l'auraient ainsi forcé à plonger dans le néant massif de l'absence de mémoire, dans le trop-plein d'une mer noire dans laquelle il faillit se noyer ?

Tous les médecins qui l'entreprennent ne réussissent pas à lui faire cracher le moindre mot. Pas un. Seulement quelques gestes plus ou moins spectaculaires arrivent à grand-peine à signifier sa pensée pour peu qu'il en ait, si bien que certains, peu empathiques, le prennent pour un fou.

C'est avec ses mains, quelques gesticulations maxillaires et quelques mouvements oculaires qu'il explique aux infirmiers

autant qu'au personnel administratif qu'il se sent mieux et qu'il doit quitter les lieux, qu'il se sent non seulement capable mais éprouve le besoin impérieux de sortir de cet établissement.

Le seul mot – qui n'est pas un mot – qu'il se souvient avoir dit est B. Il le prononça sur le cargo commercial pour la dernière fois, juste avant de tomber froidement dans un sommeil durant lequel il ne rêva pas. Ses pensées, sans pouvoir s'étayer sur des souvenirs, demeurent très pauvres, bien peu élaborées, primaires en quelque sorte. Il est, comme peut l'être un nourrisson, dans un état presque animal, guidé par ses seuls instincts et par de très riches impressions corporelles.

Il ne parle plus mais il est là, bien là et ses pensées étant rares et lentes, il n'en perçoit que mieux la réalité du monde extérieur, sa chair. Les odeurs, les matières, les sons et musiques, les couleurs, tout, absolument tout est relevé, comme épicé ou poivré et prend un relief particulier. La nature est là, avec lui, tout autour, même dans la grisaille du ciel ou dans la brique rouge de tel ou tel immeuble noirci de pollution.

Il est là et revient de loin, sans savoir d'où. En géométrie, on désigne généralement les extrémités d'un segment par A et B. Faudrait-il comprendre qu'il est arrivé à une destination, à un point B de son existence, par un seul mouvement et sans retour possible ?

Non seulement il a perdu la langue durant son voyage jusqu'au cargo mais le besoin d'écrire a disparu, lui aussi. En effet, la seule idée d'une feuille blanche posée devant lui, devant son stylo, devant le fait même de son amnésie muette, de sa pensée blanche, l'écœure tant la mémoire est habituellement source de la création. Et si elle n'en est pas précisément son origine, elle en est au moins son cadre nécessaire.

Quelques jours passent, il séjourne sous un pont, sans tracas, à côté d'un large fleuve, le climat est doux dans cette ville, sa clémence offre de généreuses touches de soleil chaud, même si les branches des arbres témoignent, par l'absence de feuilles, que l'hiver est là. Il n'a pas même besoin de couverture ni de vêtements supplémentaires. Ses pensées sont creuses et réceptives, sans mots ; il ne plonge pas pour autant dans quelque gouffre anxieux, une sérénité a été retrouvée dans l'imposition du silence, de son poids blanc. Même sans avoir grand-chose à déjeuner, sans avoir grand-chose à faire, à lire, sans avoir grand-chose à ressentir, même sans cela, il jubile, il réussit à jubiler des moindres détails perçus de la réalité environnante. L'eau passe à côté de lui, calmement sur son lit, l'odeur du limon, le bruit du doux clapotis, ses sens s'en repaissent.

Mais il faut gagner quelques sous, au moins pour que ce corps ayant tout juste retrouvé couleurs et textures, force et énergie, puisse vivre ; il s'agit de boire et de manger, de faire fonctionner toute l'économie interne de ses organes, de leurs mouvements vitaux. Il doit maintenant partir en quête d'un travail. Il lui faut de l'argent pour faire vivre ce corps, pour assurer sa pérennité, sa durée.

Malheureusement, il sait par avance qu'il lui sera difficile de convaincre un employeur de sa capacité de travail, de sa droiture et de sa loyauté. Comment le pourra-t-il, aujourd'hui muet ? Comment séduire quelque patron que ce soit, avec pour seules expressions de désespérés mouvements de bouche et de bras ?

Malgré cette difficulté, il se rend chez un fleuriste, le premier qu'il trouve, là, entre une bouche de métro et un cimetière. Il aime les fleurs, pressent qu'il les a toujours aimées, mais le patron de la boutique le considère avec hauteur tout en le scrutant, inquiet, comme on surveillerait un illuminé mettant les pieds

dans son intimité, sans doute parce qu'il le voit caresser – de ses doigts affamés et de ses lèvres tremblantes – quelques pétales de rose et tulipe dont la matière soyeuse paraît aussi sensuelle que du velours à grain fin.

Encore un de ceux qui prennent les végétaux pour des remèdes contre la vieillesse, ou comme des sources d'extase, se dit le fleuriste avant d'inviter impérieusement notre homme à sortir.

Il se produit ainsi dans de nombreux magasins, mais jamais ne convainc. Selon toute vraisemblance, les expressions du corps ne donnent pas confiance, elles effraient. La bienséance voudrait que seuls les sons, invisibles et ainsi mieux acceptés, expriment les pensées. En société, le corps est un secret, une cachotterie, une invitation silencieuse à satisfaire le désir animal – plus tard et ailleurs, en cachette, chambre fermée et lumières éteintes. Lui n'avait que son corps de chair, de salive et de suc, intolérable pour les autres – et sa pensée était pauvre et primaire, sans mémoire.

Il ne veut pourtant rien de mal, il ne veut provoquer aucun désordre, il ne cherche à proposer ses services que pour de modestes tâches manuelles ne nécessitant pas la parole. Il n'ennuierait personne.

Ce matin, son corps et son ventre commencent à lui faire mal, il n'a pas mangé depuis quelques jours. Il a toujours été relativement trapu et bien bâti mais le manque de nourriture, surtout en milieu urbain, l'avait allégé de beaucoup de sa graisse. Naturellement voûté, il le paraît davantage aujourd'hui tant la fatigue pèse massivement sur son dos. Encore quelques jours sans se nourrir et ses cheveux blond paille commencent à tomber par paquets, même si une désagréable calvitie lui avait fauché le dessus du crâne les trente ans échus et qu'il ne lui restait alors sur la tête qu'une touffe amoindrie et désorganisée.

Errant et après plusieurs longues heures de marche, traînant encore les frusques trouées qu'on lui avait données à l'hôpital, il se rend dans une poste, un bâtiment qui y ressemble, dans une banlieue éloignée de l'effervescence du centre-ville. Une bâtisse immense, type colonial.

Ce doit être un monumental centre de tri, tout fait de tôle et de briques grises et rouges, à l'anglaise. Dans quelle ville a-t-il pu échouer d'ailleurs ? Il ne sait pas. Il ne se sent pas perdu pour autant. Il est persuadé d'être sur une île. Cette idée le rassérène. Oui, le plus important à ses yeux est qu'il se croit sur un morceau de terre, entouré d'eau, d'océans gigantesques. Il aime cette hypothèse géocentrique, il aime se sentir, comme Robinson, au centre de tout et de nulle part, il savoure l'idée de s'être échoué sur un bout de terre sans sens et sans mémoire, comme lui. L'anxiété n'a jusqu'alors pas encore siégé en son crâne, ni assiégré sa conscience évidée du moindre souvenir. Il arrive à jouir du vide, sans doute parce qu'il ne doute pas de son corps, cette enveloppe sans désir élaboré, sans pensée savante.

Il pénètre dans le hall du centre postal, toujours à la recherche d'un menu travail, même payé à la journée, même pour quelques pauvres sous ; il ne discutera pas, il est bien trop affamé, il sait que pour vivre, ou survivre, il faut se donner, donner de son organisation, donner des parts de vie quitte à se perdre soi-même. Il le sait, comme primitivement.

Un homme s'approche avec bienveillance, son regard est doux et les mouvements de sa bouche sont calmes. Cet endroit doit manquer de personnel car il y règne un silence ecclésiastique. Par tous les moyens, il s'agit de lui faire comprendre l'urgence de sa situation, il deviendra bête agonisante si personne ne l'embauche. L'homme donne de son temps pour tenter de

comprendre son désir, fait de mimiques, de grincements de dents, de main à la bouche. Il a faim. L'homme est immense, flaire, rouge écarlate, osseux, une tête étrange, tout d'angles et de traits clownesques.

Avec ses mains, ses bras, ses yeux, avec toute la détresse de son corps tordu par la douleur de la faim, il réussit à faire comprendre à l'homme – assez facilement semble-t-il – qu'il a impérieusement besoin d'un travail pour subvenir à ses besoins, se nourrir surtout.

L'homme doit être coutumier des difficultés des muets, des aphasiques, des incompris car il demeure dans un silence respectueux, calme et circonspect, il paraît de bonne volonté et à l'écoute.

D'un geste lent et aimable, il lui propose de venir avec lui, de l'accompagner. Par là-bas, vers cette grande porte en bois.

Après avoir traversé des antichambres, des vestibules, des pièces sans emploi précis, ils parviennent tous deux à une sorte d'entrepôt gigantesque où s'étalent pêle-mêle des milliers et des milliers de lettres, certaines ouvertes, d'autres pas ; ils s'arrêtent et se regardent d'un air curieux. L'homme, qui n'avait pas encore dit un seul mot, qui n'avait fait qu'écouter et regarder son interlocuteur gesticulant, qui n'avait fait qu'acquiescer de la tête pour signifier sa compréhension respectueuse, l'homme respire maintenant aussi longuement que lentement, avec concentration, et commence une phrase sans l'achever :

– Bé-bé-bé-bé...

L'homme du tri postal est complètement bègue.

– Bien. Voi-voici le ce-ce-centre où ne son-sont pas encore ar-ar-ar-archivés les NNNN PPPP AAAA IIII (N'habite Pas à l'Adresse Indiquée), envoi-voisés vo-vo-volontairement-ment ou pa-pa-pas.